Hollande et Grand-Duché, 5 francs par trimestre.

Troisième Edition (minuit).

VILLEGIATURES

On nous écrit de Paris :

« Paris est vide ! » C'est le cliché que les chroniqueurs ressassent invariablement à ce moment-ci de l'année. Il peut paraître excessif pour une ville qui n'en garde pas moins deux millions d'habitants, continuant leur besogne et leurs affaires. En réalité, la masse immense demeure. Seuls les riches s'en vont, et leur départ n'est pas pour modifier sensiblement la physionomie ordinaire de la grande ville. Ce qui prouve une fois de plus la vérité de cette boutade échappée un jour à dom Pedro, feu l'empereur du Brésil, qui aima beaucoup Paris, y vint souvent, et disait : « Ce qu'on appelle le grand monde est bien petit. »

C'est ce grand monde qui, de Paris, émigre chaque année à la campagne, aux bains de mer, aux villes d'eau, à l'étranger, quoiqu'il faille reconnaître que les Français d'ordinaire voyagent peu à l'étranger. C'est que la France est si variée. Il n'y a pas de pays qui offre une pareille diversité de sites et de climats, depuis les plages riantes, de la Manche ou, grandioses, de l'Océan, avec l'accompagnement pittoresque du pays normand ou breton, jusqu'aux plaines calmes de la Loire, aux gorges sauvages des Vosges, aux terrains fauves de l'Auvergne, aux splendeurs de la Provence et du Dauphiné — c'est-à-dire des grèves, des montagnes, des rochers, des lacs, des prés, toute la diversité de la nature, qui délasse et guérit des villes. Aussi la villégiature tend-elle de plus en plus à se démocratiser.

Déjà on a fondé l'œuvre des vacances au grand air pour les petits. Ceux qui dirigent les écoles municipales de Paris consacrent une partie de leurs ressources à envoyer au mois d'août un certain nombre d'enfants pauvres en villégiature à la campagne. Ce qu'on fait pour les petits, dans le peuple, ne pourrait-on pas le faire pour les grands? Il est impossible de demander le voyage gratuit. Mais l'Etat, les communes pourraient intervenir pour faire voyager le peuple aussi, donner des subsides, créer « des bons de voyage », comme il y a des bons de pain. Car le voyage nourrit l'esprit, moralise, élève l'âme par la beauté des grands spectacles de la Nature.

On va de plus en plus dans cette voie et les administrations des chemins de fer y aident, ne fût-ce que par la facilité de leurs billets circulaires, trains de plaisir, tarifs réduits, qu'annoncent présentement sur nos murs toutes sortes d'affiches provoquantes : paysages bleus, mers fraîches, où s'ébattent des baigneurs, châteaux historiques. Seuls quelques-uns regimbent à ce goût moderne de la villégiature et ne quittent pas la ville. Ce fut le cas de Banville, qui était un très jaloux et exclusif Parisien et ne voyagea jamais. Nous l'entendons encore, avec sa voix aiguë et chantante, nous dire un jour : « on assure que le meilleur du voyage est le retour. Je suis toujours celui *qui est revenu.* »

Le Président de la République n'est pas de cet avis et il s'octroie des villégiatures variées : d'abord au Hâvre, où il possède une villa. C'est là qu'il est né, fut commerçant, commença sa fortune. Il aime retourner triompher devant ses concitoyens. Plus tard, à l'époque de la chasse, il s'installe dans un de nos palais nationaux, à Rambouillet, tandis que Carnot préférait Fontainebleau, à cause des célèbres carpes de l'étang, prétendit un jour Villers de l'Isle Adam, et parce qu'en un temps où tout est falsifié, où Rothschild lui-même ne pourrait pas obtenir à prix d'or un beefsteak qui fût de vraie viande et un pain qui fût de vrai blé, du moins le Président mangerait la seule chose qui fût encore authentique et naturelle : les carpes de Fontainebleau !

Mais il n'y a pas que les présidents de la République pour occuper des châteaux. Nos grands artistes arrivés en habitent aussi, qui sont leur bien, par exemple M. Sardou, à Marly, qui y a multiplié les merveilles, depuis les sphynx de l'Entrée, son fameux cèdre du Liban, rapporté il y a trente ans dans son chapeau, jusqu'aux tapisseries, statues, meubles et bibelots uniques de l'intérieur.

Presque tous les écrivains ont ainsi une maison des champs, plus ou moins luxueuse, où ils vont s'installer l'été, aux environs de Paris, et travailler, plutôt qu'ils ne voyagent. C'est M. Sarcey à Nanterre, M. Theuriet à Bourg-la-Reine, dont il est le maire, sans compter les deux maisons rivales de naguère : Médan où régnait M. Zola et Champrosay, de l'autre côté de la Seine, où régnait Alphonse Daudet.

Quant à nos hommes politiques, ils n'ont point ainsi de villégiature fixe. La plupart emploient les vacances à circuler dans leur département, affermir leur situation, visiter les électeurs, ou bien encore à faire des cures, que leur vie tumultueuse nécessite. Ainsi M. Deschanel, le nouveau président de la chambre, est à Luchon, la gorge déjà fatiguée par ses fonctions. M. Hanotaux fait présentement sa cure annuelle de Vichy. Car, parmi toute cette variété des villégiatures françaises, il ne faut pas oublier les villes d'eau, innombrables aussi et qui s'offrent pour toutes les sortes de maladies : Vichy, Contrexeville, Plombières, Vittel, Aix, Royat, Lamalou, Mont-Dore, vingt autres sources célèbres depuis les Romains et qui ne sont pas une des moindres richesses de cet admirable sol français. Si efficaces, qu'il suffit d'y goûter à peine, si on peut en croire le récit de ces deux officiers envoyés à Vichy par le major du régiment à cause de leur foie détraqué par un séjour aux colonies, ils en revinrent guéri et n'avaient pris de l'eau, prétendaient-ils, qu'une seule fois, le dernier jour et dans leur absinthe !

GEORGES RODENBACH.

Journal officiel

(2 août.)

Décorations civiques. — Croix de 1re cl. à MM. Moreau, docteur en médecine à Charleroi; De Coninck, id. à Grimberghen.

Médaille de 1re classe à M. De Raeymacker, id. à Rhode-Saint-Pierre.

Médaille de 3e classe à M. Clairbois, ouvrier armurier à Fraipont.

Contributions directes, douanes et accises. — Sont nommés receveurs des douanes et des accises de 2e classe :

A Smeermaes, M. Claeys, actuellement receveur des mêmes impôts à Gouvy (station);

A Gouvy (station), M. Dendale, actuellement vérificateur des douanes de 4e classe à Tirlemont.

Avis relatifs à l'enseignement. — Bury (Hainaut). — Instituteur. Traitement 1,200 fr., logement et jardin. Demander à l'administration communale avant le 8 août.

Ory-le-Grand (Brabant). — Institutrice en chef. Traitement 1,300 francs, logement et jardin. Demander à l'administration communale avant le 15 août.

Deux ennemis.

Clic ! encore une tête qui tombe. M. Loomans, président de l'*Union ouvrière libérale* de Molenbeek et conseiller provincial libéral pour ce canton, a été exécuté, anathématisé et excommunié, samedi soir, par ce cercle pour avoir, en qualité de mandataire ouvrier libéral au conseil du Brabant : 1° repoussé le vœu en faveur du S. U.; 2° voté avec un certain nombre de « libéraux modérés » un subside en faveur de l'Université de Louvain.

Du compte-rendu officiel de cette réunion, il appert : 1° que M. Loomans n'a pas admis la juridiction de l'*Union*; 2° que l'unique argument qu'ait fait valoir le seul orateur qui a pris la défense de l'inculpé est celui-ci : « Nous libéraux, laissons aux socialistes le monopole des exclusions. » C'est assez faible.

Les idées de M. Loomans valaient mieux que le programme de son cercle; il se devait de ne pas accepter ce programme.

Un mandataire infidèle à son programme doit être désavoué. S'il est des associations qui n'hésitent pas à couvrir de tels mandataires, à renier pour leur complaire des programmes nettement définis, ce sont des associations de pantins. Des ambitieux ou des politiciens facétieux les mènent au doigt et à l'œil. Le discrédit public les atteint, et leur platitude ne sauve même pas leurs maîtres. Voilà pour la question de principe.

L'Union de Molenbeek a donc agi à bon droit. Ce qui est grave, c'est que son programme l'oblige à agir ainsi. Nous parlons, bien entendu, au point de vue libéral. Le S. U. est répudié par l'immense majorité des libéraux, sectaires ou non. Donc, il y a un abîme entre les cercles ouvriers libéraux et le gros du parti libéral bourgeois. M. Lepage, cygne doctrinaire, a couvé des œufs de canard-rouge. Nous l'avions prédit. Telle est la digue — en papier mâché — que le libéralisme oppose à la marée socialiste.

Autre note non moins caractéristique : après la sentence de samedi, il est de jurisprudence libérale que voter un subside en faveur d'une école catholique est un crime de lèse-libéralisme. Voter des subsides pour les écoles libres anticatholiques c'est œuvre pie pour les libéraux et pour les socialistes. A Liége, les radicaux-socialistes ont gratifié d'un subside un orphelinat socialiste athée, genre Cempuis, situé dans une autre province. A Bruxelles, les libéraux socialistes régalent sans rechigner l'Université de Bruxelles aux dépens des contribuables.

Mais un subside pour Louvain, voilà l'horreur ! M. Lepage est ici d'accord avec les sectaires du *Peuple* et les sectaires de l'*Union libérale ouvrière* de Molenbeek. 17 membres libéraux du conseil, ouvriers ou bourgeois, ont seuls l'honneur de repousser une aussi misérable intolérance, un accroc aussi patent, aussi criant aux principes de liberté dont se targue leur parti. Et penser que, pour certains conservateurs, M. Lepage — il a de la base physiquement, le hasard l'a fait échevin, et voilà tout! — est devenu le pivot d'une politique gouvernementale ; il impose le *Bouc*, et est considéré comme le porte-drapeau d'une alliance conservatrice-doctrinaire !...

Samedi soir, également, les doctrinaires inauguraient une *Union libérale ouvrière* à Ixelles. Et quel cri y fut répété et acclamé? Le cri de Gambetta : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Le « cléricalisme », ces messieurs se chargent de nous apprendre ce qu'ils entendent par là : c'est la liberté religieuse, c'est le droit commun, du moment que le droit commun profite aux catholiques. — Tu parles de liberté ? disait Rabagas; donc tu es un *clérical !*

Concluons : Si la bourgeoisie n'a que plaies et bosses à attendre du « parti ouvrier libéral », les catholiques ont en lui, au même titre, avec la même violence que les socialistes, un détracteur, un ennemi capable de tous les dénis de justice.

Revue de la Presse

Libéralisme et liberté. — Voici de quelle manière la *Flandre libérale*, dans son numéro du 1er août, parle de l'ex-premier ministre allemand à propos du Kulturkampf :

Sa lutte contre le cléricalisme, contre les évêques récalcitrants est encore présente à l'esprit de tout le monde. Elle fut suivie avec le plus grand intérêt par tous ceux qui s'intéressent à la liberté de conscience. Cependant, plus tard, grâce à des concessions réciproques, une transaction eût lieu entre Léon XIII et M. de Bismarck. Elle était dictée au Pape par son désir d'adoucir la situation des catholiques d'Allemagne et au chancelier par le besoin d'obtenir contre les socialistes et les progressistes l'appui des membres catholique du Parlement.

« Admirons, tout d'abord, dit le *Bien Public*, les euphémismes calculés par lesquels l'auteur de cet exposé essaie d'atténuer la complète et irrémédiable défaite du promoteur du *Culturkampf*. — Si Bismarck a été vaincu, s'il a dû renoncer à ses projets d'extermination légale et administrative du catholicisme dans l'Empire d'Allemagne, ce n'est pas qu'il ait été mû par des sentiments de conciliation et par des vues pacifiques, incompatibles avec l'intransigeance altière de son caractère despotique, c'est bel et bien parce que les catholiques ont su lui résister victorieusement, c'est parce que l'illustre Windhorst a réussi à lui tenir tête, c'est parce qu'enfin, « la tour du Centre » est devenue, ce qu'elle demeure encore aujourd'hui, l'imprenable citadelle de l'indépendance de l'Eglise et de la liberté religieuse des catholiques dans toute l'Allemagne.

» Mais ce que nous tenons surtout à relever, c'est l'audacieuse et revoltante falsification de faits historiques dont nous avons tous été témoins; c'est l'incroyable désinvolture avec laquelle on essaie de mettre sur le pavois le prince de Bismarck, qui aurait été le champion de la liberté de conscience, alors que les catholiques allemands en auraient été les adversaires.

» Ainsi donc, supprimer les ordres religieux, bannir ou emprisonner les évêques et les prêtres, faire main-basse sur le patrimoine ecclésiastique, favoriser ouvertement le schisme, interdire de force le culte catholique dans des milliers de paroisses, voilà ce qu'on appelle, en style libéral, défendre la tolérance et le progrès ! Bismarck, le persécuteur, voilà le héros du Kulturkampf; le cardinal Melchers, le cardinal Ledochowski, les prêtres *illégaux*, les jésuites proscrits, les catholiques opprimés et spoliés, voilà les suppôts de l'intolérance et de la réaction !...

» Nous n'avions pas besoin de ce nouveau et révoltant paradoxe pour apprécier le libéralisme à sa juste valeur; mais c'est bien le cas de dire, n'est-ce pas, que le formidable dossier que le parti libéral collige inconsciemment contre lui-même, s'enrichit chaque jour de quelque charge nouvelle?... Partout où la vérité, le bien, la justice, la liberté sont aux prises avec l'oppression, il se range *toujours* du côté des persécuteurs, *jamais* du côté des persécutés. »

LA JOURNÉE

Socialistes et capitalistes. — Nous avons souvent signalé la marche parallèle de l'Internationale financière, l'une et l'autre se donnant la main.

C'est le libéralisme politico-financier, ce sont les gros capitalistes internationaux qui ont provoqué le mouvement socialiste et qui l'entretiennent.

Les meneurs socialistes le savent parfaitement, et jamais on ne les voit s'attaquer aux gros financiers juifs; on sait avec quel respect, les communards traitèrent la maison Rothschild pendant l'insurrection de 1871.

Cependant, les journaux à la solde de la Secte et de la Sociale dénoncent souvent l'alliance du capitalisme et du cléricalisme; les malins ! simple histoire de dire : « Ne regardez pas de mon coté. »

C'est l'alliance du socialisme et du capitalisme qu'il faudra proclamer, et cette fois nous avons l'aveu même de la *Petite République*, organe attitré des socialistes (samedi 30 juillet).

Les socialistes, dans l'intérêt de la civilisation, en

---

35 *Feuilleton du 3 août 1898*

UNE VEUVE MILLIONNAIRE

PAR

Ch. d'Héricault

Il est certain que mon mal de tête et ma lassitude augmentaient ; je suis sûre pourtant que jamais je n'avais été aussi jolie que ce dimanche-là. Quel est cet inconnu? Ce n'était pas pour lui que je m'étais attifée, c'était pour moi. Je me suis admirée longtemps devant mon miroir. Toujours les pressentiments! Je garde en souvenir la vision de ce visage parfait que je voyais pour la dernière fois.

bout des doigts dont la blancheur ressortait encore sur ce teint hâlé. La maladie, qui ne lui avait pas enlevé le hâle, lui avait laissé une certaine mollesse que je préférais à l'allure insouciamment impérieuse d'autrefois.

Est-ce que j'avais rougi? Et lui? Il me parut qu'il y avait dans ses prunelles ce papillotement qui est la timidité de l'homme qui aime. Sûrement son regard ne me demandait plus depuis combien de temps je n'avais été à la messe. Il me disait l'estime et — je crus le bien comprendre — l'admiration, l'admiration tendre.

Je lui tendis la main avec ce geste cordial qui était, disait-on jadis, entraînant et charmant. S'il put voir que je n'étais plus la veuve étourdie, égoïste et frivole qu'il méprisait et fuyait tout en l'aimant, moi je devinai bien que cette fois « il rendait les armes à ma beauté ». Cher Tonton !...

J'entrevis que je l'avais toujours aimé, en le haïssant, souvent appelé, en le fuyant. Je me dis que, jusqu'à cette heure-ci, mon existence n'avait été qu'un rêve, un voyage où j'avais rencontré des ombres et qu'à ce moment-ci commen-

sens sur le haut du crâne un coup de marteau qui me donne une douleur intolérable et je tombe.

V

La maladie.

Quand je repris une ombre de connaissance — combien d'heures, combien de jours s'étaient passés ! — ce fut uniquement pour sentir ma douleur, une douleur à la tête, une douleur horrible à laquelle, j'en suis sûre, rien n'est comparable. Ma peau brûlait, je mourais de soif et mes lèvres me semblaient voisines de charbons ardents. On me donna quelque chose à boire, je ne sais pas quoi, et je retombai dans le sommeil, toujours en souffrant.

Quand je revins à moi, une seconde fois, l'horrible douleur avait disparu, mais il me sembla que tout mon corps était vêtu d'une petite flamme qui irritait plus qu'elle ne brûlait. J'étais brisée comme si on m'eût battue pendant huit jours.

Je n'avais plus de délire et je reprenais un peu de connaissance; je reconnus ma chambre...